Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

17 | 2013

Varia

Un centenaire entre Londres et la Méditerranée : le Lawrence Durrell Centenary (Londres, Goodenough College et British Library, 13-16 juin 2012)

Isabelle Tassignon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4233>

DOI : 10.4000/anabases.4233

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 248-253

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Isabelle Tassignon, « Un centenaire entre Londres et la Méditerranée : le Lawrence Durrell Centenary (Londres, Goodenough College et British Library, 13-16 juin 2012) », *Anabases* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4233> ; DOI : 10.4000/anabases.4233

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2019.

© Anabases

Un centenaire entre Londres et la Méditerranée : le Lawrence Durrell Centenary (Londres, Goodenough College et British Library, 13-16 juin 2012)

Isabelle Tassignon

- 1 S'il avait toujours été là pour fêter son centenaire, Lawrence Durrell eût sans doute été ravi de voir l'émulation scientifique internationale que sa littérature suscite toujours aujourd'hui. L'*International Lawrence Durrell Society (ILDS)* qui, tous les deux ans, organise une réunion scientifique dans un des lieux chers à L. Durrell, était à l'origine de ce congrès qui se voulait une manifestation exceptionnelle, scientifique et festive, donnant l'occasion aux chercheurs d'y présenter leurs travaux autour de l'écrivain britannique. Tout était à la mesure de ce citoyen du monde, Anglais de mère irlandaise né aux Indes, ayant vécu en Grèce, en Argentine, en Yougoslavie, à Chypre et en France, à commencer par le cadre où se tenait cet événement, le *Goodenough College*. Situé en plein cœur du quartier de Bloomsbury (quartier étroitement associé à la personnalité de L. Durrell puisqu'il y vécut et y revint ponctuellement), le *Goodenough College* est l'un de ces collèges londoniens qui, après avoir accueilli les étudiants méritants de l'empire britannique, s'est maintenant donné pour vocation l'hébergement des chercheurs postgradués des quatre coins du monde. Un endroit à la fois multiculturel et anglais, assez à l'image, à vrai dire, de ce qu'était L. Durrell. À Londres, la présence des biographes de L. Durrell (I. MacNiven, I. Hodgkin...), la présentation de la base de données récemment mise en ligne par l'*ILDS*, ainsi que des divers fonds d'archives associés à L. Durrell à la *British Library* ont complété ce congrès en lui donnant une dimension archivistique et historiographique. La *Durrell School of Corfu*, qui édite des textes et des travaux relatifs à L. Durrell était aussi présente, dévoilant pour l'occasion ses deux nouveautés : un inédit, *Judith*¹⁴ (suite au *Quatuor d'Alexandrie*), et une édition scientifique des poèmes et des souvenirs de Théodore Stéphanidès, – ami de la famille

Durrell à Corfou¹⁵. Rappelons aussi que ce centenaire a également été marqué par la publication de divers ouvrages (notamment celui de C. Alexandre-Garner, *Dans l'ombre du soleil grec*, Paris, 2011 [coll. *Voyager avec...*]) et la réédition sous forme d'ebooks de toute la collection des livres de L. Durrell (en anglais)¹⁶.

- 2 Romans, récits de voyages, fables, poèmes, correspondance rendent l'image d'un auteur qui, dans les années soixante-dix, se revendiquait encore comme « romantique¹⁷ ». Il était peintre aussi et entretenait à ce propos avec H. Miller une joyeuse concurrence, rivalisant avec lui dans la mise au point de techniques picturales très expérimentales. Quelques dessins et aquarelles, toujours colorés, poétiques et joyeux avaient d'ailleurs été prêtés par un collectionneur privé à l'occasion de cette célébration, préfiguration d'une autre exposition, organisée à Sommières celle-là et réunissant une trentaine de gouaches et d'aquarelles¹⁸. Un éléphant représenté comme un mastodonte plein de couleurs et désigné comme « timide » apparaît régulièrement dans ses œuvres peintes, peut-être en souvenir de son enfance indienne. Il illustre ses recueils de poèmes ou ses cartes de vœux de dessins abstraits et d'aquarelles figuratives, dans un style qui rappelle parfois un peu celui des Fauvistes ; mais chez Oscar Epfs (nom sous lequel L. Durrell signait ses peintures), les souvenirs grecs – paysages, scènes de la vie quotidienne, monuments – sont largement prédominants. L'ouvrage récemment paru de C. Alexandre-Garner, mentionné plus haut, rassemble de belles reproductions de plusieurs de ses œuvres qui donnent une idée du talent de L. Durrell-peintre.
- 3 Organisé en deux sessions parallèles tant étaient nombreux ceux qui voulaient, d'une manière ou d'une autre, rendre hommage au centenaire, le congrès a interrogé la portée actuelle de l'œuvre de L. Durrell. Pour ne citer que quelques-unes des grandes lignes de ce congrès, plusieurs spécialistes ont abordé des thématiques centrées sur ses deux grands cycles de romans (*Le Quatuor d'Alexandrie* : A. Lillios, B. Fruchter, J. Gordon-Bramer, et *Le Quintet d'Avignon* : A. Cheylan, J. Clawson, D. Vipond). Alexandrie fut en toile de fond de nombreuses interventions (A.-C. Parlog, R. Alfandary, G.R. Taneja, S. Baghli-Berbar). Plusieurs communications portèrent davantage sur des questions d'histoire de la littérature, remplaçant L. Durrell dans le contexte de la littérature anglaise (L. Mellor), ou dans celui de la Londres du début des années 30, où fleurissaient divers mouvements pseudo-scientifiques comme celui de la psychogéographie (communication de R. August), qui séduisit un temps L. Durrell. La question de la réception de L. Durrell à Chypre fut aussi au cœur de plusieurs présentations (N. Marangou, N. Demetriou, P. Tournay-Theodotou). Mais on s'étonne que sa littérature, qui s'inscrit pourtant dans un contexte historique précis – notamment *Le Quatuor d'Alexandrie*, l'Alexandrie des années 30 – ne fasse que très peu l'objet d'approches proprement historiques.
- 4 De même, sa littérature de voyage – si elle fait aussi bien sûr l'objet d'études ponctuelles – paraît moins étudiée, en tout cas si l'on compare à l'engouement que suscitent ses romans. Pour notre part, c'est sur la dimension historique de la littérature de voyage de L. Durrell et particulièrement sur ses liens avec l'histoire ancienne et l'archéologie qu'il nous a paru intéressant de nous interroger. Autrement dit, que nous dit-il de l'histoire et de l'archéologie des pays dans lesquels il vit et dans quelle mesure L. Durrell peut-il à son tour constituer une source historique ? Disons tout d'abord qu'il a barboté tout jeune dans un bouillon de culture classique qui était le lot de la plupart des collégiens britanniques ; mais, à l'heure actuelle, sa grande connaissance de la culture classique laisse néanmoins rêveur. Ainsi, au cours de leurs échanges

épistolaires et durant l'année (1939) qu'ils passeront ensemble en Grèce, L. Durrell va-t-il devenir pour H. Miller, qui n'a pas la formation classique de son ami¹⁹, un maître en hellénismes de toutes sortes²⁰. L'Antiquité est un monde dont il est proche ; Homère, Hésiode, Sappho et Eschyle (dont il demande qu'on lui envoie une traduction lorsqu'il est en poste à Belgrade)²¹ lui sont familiers et il est relativement à l'aise dans le déchiffrement d'inscriptions (ainsi qu'il le laisse entendre dans *Vénus et la mer* et dans *Les îles grecques*)²². C'est d'ailleurs clairement avec les Grecs anciens qu'il se sent des accointances²³, les Romains étant volontiers comparés aux Britanniques qu'il détestait, ainsi qu'il ressort d'un entretien avec M. Alyn²⁴. S'il doit leur reconnaître une qualité c'est celle d'avoir transmis la culture grecque et, accessoirement, d'avoir fait construire partout « bains chauds et égouts²⁵ ».

- 5 L'archéologie grecque est partout dans ses livres et dans ses lettres, pour autant qu'on y fasse attention ; les fouilles, les restaurations, les archéologues ne le laissent pas indifférent, même si, ainsi que cela a déjà été développé ailleurs²⁶, il a – et conservera tout au long de son existence – une médiocre opinion des archéologues de son temps qui ne sont trop souvent que des « bredouilleurs », des « bégayeurs » (en anglais, *stammers*) : s'entourant de mille précautions oratoires lorsqu'ils tentent de faire comprendre l'histoire, ils compliquent tout et ne rendent finalement pas les sites explicites. Dans ce magma bredouillant, il y a cependant quelques exceptions : notamment A. Evans (qu'il a lu) et le regretté P. Megaw, l'archéologue officiel de Chypre à la fin des années 50, qu'il connaît personnellement et qu'il remercie dans sa préface aux *Citrons acides*... Ici encore, l'étude de sa littérature de voyage ne peut s'envisager que parallèlement à celle de la correspondance qu'il a entretenue avec ses amis, écrivains, collectionneurs ou éditeurs, voire des interviews qu'il accorda, en anglais et en français, à plusieurs journalistes. On y relève ainsi des fantasmes archéologiques au long cours, comme le colosse de Rhodes²⁷ ou l'hypothétique villa de Tibère à Kassopi (Corfou) qu'il croit retrouver au cours de plongées sous-marines lors de ses années corfiotes, dont il pense remonter des vestiges et dont il montrera encore, à la fin de sa vie, les ruines présumées à la comédienne Laure Casteil²⁸. Il y a aussi le personnage de Tibère, dont il ne dit pas grand chose, mais qu'il considère comme un maître inégalé en choix de lieux de villégiatures d'exception (ici encore, il apparaît sporadiquement au fil de son œuvre et de sa correspondance)²⁹.
- 6 L'amour de la Grèce et des Grecs, de l'Antiquité à nos jours, est donc le fil d'Ariane de ses écrits. C'est là, parmi eux, dans l'ancien monde qu'il est chez lui, même lorsque celui-ci est déchiré par les guerres et les conflits internes. Ou plutôt, c'est là qu'il connaît des endroits encore protégés où créer en paix. Résidant à Corfou entre 1933 et 1940, à Alexandrie entre 1941 et 1945, à Rhodes entre 1945 et 1947, enfin à Chypre de 1952 à 1956, il fut le témoin privilégié non seulement d'événements historiques majeurs de la Seconde Guerre mondiale et de l'après-guerre, mais également d'une Grèce qui a aujourd'hui totalement disparu. Une Grèce où les voitures roulant poussivement sur des routes à peine tracées étaient tout aussi rares que les touristes. L'œuvre de voyage de L. Durrell est donc pleine d'informations historiques, qu'il importe une fois encore de croiser avec les données contenues dans sa correspondance. Car dans ses lettres – notamment sa correspondance avec H. Miller –, il est souvent bien plus tranchant que dans sa prose littéraire, très policée. Ainsi, notamment, sur son impression de l'Amérique. En poste à Buenos Aires après ses années à Rhodes, il s'y ennue et y tombe même malade : « Je pense que Buenos Aires lui [l'astrologue Conrad Moricand, ami de L. Durrell et de H. Miller] serait encore plus insupportable. Climatiquement un enfer, et

moralement le dernier cercle de l'enfer³⁰ » ; quelques mois plus tard : « J'ai tant de choses à vous dire sur l'Amérique. C'est beaucoup plus noir, beaucoup plus sinistre que tout ce que j'avais imaginé³¹ », et il rêve au même moment de Patmos comme lieu de futures vacances d'été pour H. Miller et lui-même, Patmos « nue comme une sculpture, avec quelques rares vergers, une mer parcourue d'un courant blanc, une étendue d'eau bleue et... l'Apocalypse³² ». Et c'est presque pire encore lorsqu'il prend son poste à Belgrade, mais là au moins, la proximité de la Grèce le console un peu des conditions de vie dans la Yougoslavie de Tito. Enfin, même si ce n'est pas son propos initial, il livre dans ses ouvrages toute une série d'informations sur la Grèce occupée (dans *L'île de Prospéro*, qu'il recoupe et précise dans *L'esprit des lieux*, notamment sur la famine qui consuma ces régions de Grèce en 1940³³), sur les années de guerre civile dans le Dodécanèse et les années où celui-ci fut placé sous la tutelle de l'Administration militaire britannique (dans *Vénus et la mer*), qu'il saisit depuis son poste d'observation, ou encore sur la difficile séparation de Chypre avec l'empire britannique. Ainsi, dans *Vénus et la mer*, l'ouvrage qu'il écrivit sur ses deux années de bonheur rhodien, livre-t-il – entre autres – des informations sur l'activité de l'archéologue anglais en poste à Rhodes, placé là par l'Administration militaire britannique³⁴. Cet archéologue, qu'il désigne d'un pseudonyme (« Sand »), est le major Théodore Burton-Brown³⁵, archéologue qui se fit ensuite un nom avec une thèse intitulée *Early Mediterranean Migrations*³⁶. On apprend ainsi par L. Durrell, qui devint son ami, qu'il fouilla, découvrit et déchiffra des inscriptions et réorganisa le musée de Rhodes, toutes choses qui sont à peine dites dans les rapports de fouille³⁷, voire occultées dans les rapports officiels grecs³⁸. On touche ainsi du doigt, grâce à L. Durrell, le climat de suspicion général – en tout cas dans le domaine de l'archéologie – qui avait cours dans les îles du Dodécanèse après les années de colonisation italienne et pendant la tutelle militaire britannique.

- 7 La Grèce fut sa patrie, le cadre de ses années heureuses, un cocon intellectuel où il donna le meilleur de lui-même ; même si son témoignage est parfois rétrospectif (puisqu'il écrivait généralement sur le pays qu'il venait de quitter), il prend actuellement une valeur historique. Une enquête similaire serait à faire pour son œuvre romanesque, et notamment pour *Le Quatuor d'Alexandrie*.

NOTES

14. L. DURRELL, *Judith* (éd. R. Pine), Corfou, 2012.

15. Th. STEPHANIDES, *Autumn Gleanings. Corfu memoirs and poems* (éds R. Pine, L. Parker, J. Gifford, A. Hirst), Corfou, 2011.

16. www.openroadmedia.com/lawrencedurrell.

17. L. DURRELL, *Le grand suppositoire. Entretiens avec Marc Alyn*, Paris, 1972 (rééd. 2007), p. 106-107. Sa définition du romantique : « Un romantique est éternellement en conflit avec lui-même ».

18. Lawrence Durrell ou Oscar Epfs. Exposition à la Chapelle de Sommières du 29 juin au 31 juillet 2012 et du 17 septembre au 6 octobre 2012.

19. L. DURRELL, H. MILLER, *Correspondance 1935-1980* (éd. I.S. MacNiven), trad. française, Paris, Buchet/Chastel, 2004, p. 363, p. 66 (lettre de H. Miller) : « Idem pour les Grecs et Athènes. Je ne

suis pas un admirateur fervent de cette noble civilisation... Dites-moi pourrions-nous voir l'île de Lesbos, Corinthe ou la Crète ? Je donnerais beaucoup pour voir le labyrinthe à Cnossos. J'ai lu il y a des années tout ce qui concerne l'œuvre de sir Arthur Evans là-bas. Ça me passionne. Mais je ne connais pas le grec, je ne connais rien des classiques – presque rien. »

20. *Ibid.*, p. 103, lettre de L. Durrell : « Je vous envoie une autre carte postale représentant la Gorgone du musée de Corfou avec une petite notice explicative. »

21. *L'esprit des lieux. Lettres et essais de voyage*, trad. française, Paris, Gallimard, 1976, p. 124, lettre à Alan Thomas datée de 1952.

22. *Vénus et la mer*, trad. française, Paris, Buchet/Chastel, 1969, p. 128 (déchiffrement d'une inscription du sanctuaire d'Asclépios à Rhodes) ; *Les îles grecques*, trad. française, Paris, 1978 ; édition utilisée ici Paris, Barthillat, 2010, p. 171-172 (le vocabulaire des inscriptions funéraires de Camiros).

23. Ainsi qu'il le faisait remarquer avec humour dans une lettre de 1934 à son ami Georges Wilkinson : « ... pour ma part, je suis fou de bonheur de pouvoir aller à Cnossos étudier les restes d'une civilisation minoenne à laquelle, j'en suis désormais certain, mes ancêtres ont appartenu. Sais-tu que la taille moyenne de la race était de 1,65 m ? Penses-y... » : *L'esprit des lieux* (cf. n. 8), p. 28.

24. L. DURRELL, *Le grand suppositoire* (cf. n. 4), p. 143-144. « Les Romains ressemblaient aux Britanniques ».

25. *Ibid.*, p. 143.

26. J.-M. RIAUME, « Lawrence Durrell et les îles de la Méditerranée », *Cycnos* 7, mis en ligne le 9 juin 2008, URL : <http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=1159>.

27. *Vénus et la mer*, p. 130 : « Quant à moi, j'ai passé des journées entières à en discuter ; des après-midi entiers à plonger dans les eaux du port à la recherche de quelque fragment de la grande statue (m'appuyant en cela sur la folle théorie de Gideon selon laquelle elle était située sur la jetée Est)... »

28. Interview donnée par Laure Casteil au *Midi libre*, le 26 février 2012. À Corfou en 1983 : « Larry me montre la colline qui dominait la mer et il m'explique que c'est là que Tibère a été exilé, Tibère, l'empereur sous lequel le pont de Sommières a été créé. Il y a fait construire son palais dont on apercevait quelques ruines... ».

29. *L'île de Prospéro*, trad. française, Paris, Buchet/Chastel, 1962, p. 89-91 ; dans *Les îles grecques* (cf. n. 9), p. 31 et *ibid.*, p. 152, à propos du séjour de Tibère à Rhodes ; Tibère réapparaît dans l'interview de Laure Casteil au *Midi Libre*, du 26 février 2012 (cf. n. 15).

30. L. DURRELL, H. MILLER, *Correspondance 1935-1980* (cf. n. 6), p. 363, lettre de L. Durrell, fin mars (?) 1948.

31. *Ibid.*, p. 367, lettre de L. Durrell, novembre 1948.

32. *Ibid.*, p. 365, lettre de L. Durrell, septembre (?) 1948.

33. *L'esprit des lieux* (cf. n. 8), p. 339.

34. *Vénus et la mer* (cf. n. 9), p. 53, p. 57, p. 128, p. 135.

35. J. LEATHAM, « Durrell on Rhodes », dans A. LILLIOS, *Lawrence Durrell and the Greek World*, Susquehanna, 2004, p. 145.

36. Th. BURTON-BROWN, *Early Mediterranean Migrations*, Manchester, 1959.

37. T.W. FRENCH, « Archaeology in the Dodecanese 1939-1945 Reports », *JHS* 65 (1945), p. 101-102 ; J. COOK, « Archaeological Reports », *JHS* 66 (1946-1947), p. 117.

38. Rapport de N. Vlachos du 30 septembre 1946 sur les activités du Département d'archéologie aux ministères grecs de l'Éducation nationale et des Affaires étrangères ; repris dans l'ouvrage de L. DIVANI et Ph. CONSTANTOPOULOU, *The Dodecanese. The long road to union with Greece*, Athènes, 1997, p. 186.

AUTEUR

ISABELLE TASSIGNON

Département d'Histoire de l'art et d'Archéologie

Université de Namur

isabelle.tassignon@fundp.ac.be